

Florence Burgat
Qui sont les animaux?

**L'animal,
le psychanalyste
et l'analysant**

**ALFRED KÜBIN,
UN ARTISTE DE L'INCONSCIENT ?**

Freud et Jofi, 1937, Vienne.





A chaque stade son animal, qu'il soit, prédateur dévorant, objet transitionnel, phallus du Moi idéal, objet phobogène, l'animal est inclus dans notre construction psychique, héritage de notre plus lointain passé entre réconfort et castration. Nous vivons avec les animaux mais avant tout avec leurs représentations, celles-là même que nous cherchons à maîtriser, à dompter ou à refouler.

Phallus complémentaire de nos faiblesses, nous cherchons en l'animal les qualités manquantes, nous nous fantasmons tigre ou dragon, sans forcément chercher à comprendre ce que ces créatures peuvent nous apprendre sur nous-mêmes.

Malin comme un singe, l'homme traite son voisin de tous les noms d'oiseaux, sa compagne de biche et ne supporte pas qu'on lui pose un lapin car il a d'autres chats à fouetter. Pour autant quand il s'agit de prendre part à la cause animale, celui-ci fera l'autruche ou simulera des larmes de crocodile.

Aujourd'hui pour les citadins, le monde animal est un monde essentiellement imaginaire.

On se fait tatouer des animaux, on fait des randonnées, mais généralement on clive ... On mange des burgers, sans aucun rapport avec la gentille vache qui fait du lait... C'est toujours les mêmes hirondelles qui font le printemps, les mêmes moutons dans les près. Représentations refoulées de nos ressentis les animaux ne doivent pas être trop présents, sinon pour nous servir de reflet. L'anthropomorphisme est un phénomène qui daterait d'il y a 40 000 ans et reste bel et bien ancré dans notre quotidien, au travers de la culture, mais également de l'identification projective qui

s'exerce chez nombre de propriétaires d'animaux.

Notre Pcs-Cs nous dessine, définit notre part animale, notre Moi instinctif. Toucher, s'ouvrir, sentir, observer, se créer des repères, comprendre que tout se touche, tout est matière, tout respire et nous avec.



Je vous invite à rencontrer Florence Burgat pour qui « la pleine reconnaissance d'une vie consciente, la prise en compte de l'inconscient des animaux renouvelle notre compréhension philosophique du psychisme, aussi bien humain que non-humain. »

Sur un tout autre plan, vous découvrirez ou redécouvrirez l'œuvre d'Alfred Kübin, traducteur de nos peurs les plus primitives, il peint et dépeint l'animal humain dans ses contours les plus dérangeants. Mais nous débuterons par un petit rappel des trois humiliations subies par l'être humain, décrites par Freud en 1917.

C'est donc un numéro spécial animaux lesquels sont parfois un peu étrange... Mais ne craignez rien, quand on garde son âme d'enfant on peut s'extasier devant la nature, percevoir des sons dont on ignore tout, sentir nos sens en éveil abreuver notre cerveau curieux et émerveillé, finalement renouer avec notre animal intérieur nous aussi.

A. Darsel





Une difficulté de la Psychanalyse (1917)

« (...) Je voudrais exposer comment le narcissisme, l'amour-propre de l'humanité en général a jusqu'à présent éprouvé, de par l'investigation scientifique trois graves humiliations.

a) Au début de cette investigation, l'homme pensa d'abord que son habitation, la Terre, se tenait en repos au centre de l'univers, tandis que le soleil, la lune et les planètes se mouvaient dans des orbites circulaires autour de celle-ci. Il en croyait ainsi naïvement ses sens, car l'homme ne sent point le mouvement de la terre, et partout où il peut porter librement ses regards, il se trouve au centre d'un cercle qui renferme le monde extérieur. La position centrale de la terre lui était d'ailleurs une garantie du rôle prédominant de celle-ci dans l'univers et semblait en harmonie avec sa tendance à se sentir le seigneur de ce monde.

La ruine de cette illusion narcissique se rattache pour nous au nom et à l'œuvre de Nicolas Copernic, au XVI^e siècle. Les pythagoriciens avaient, bien longtemps avant lui, eu des doutes sur cette situation privilégiée de la terre et Aristarque de Samos, dès le III^e siècle avant J.-C., déclarait que la terre était plus petite que le soleil et qu'elle devait se mouvoir autour de cet astre. Ainsi, même la grande découverte de Copernic avait déjà été faite avant lui. Mais lorsqu'elle obtint l'assentiment général, l'amour-propre humain éprouva sa première humiliation, la cosmologique.

b) L'homme s'éleva, au cours de son évolution culturelle, au rôle de seigneur sur ses semblables de race animale. Mais, non content de cette prédominance, il se mit à creuser un abîme entre eux et lui-même. Il leur refusa la raison et s'octroya une âme immortelle, se targua d'une descendance divine qui lui permettait de déchirer tout lien de solidarité avec le monde animal. Cette présomption, ce qui est curieux, reste encore étrangère au petit enfant comme à l'homme primitif. Elle est le résultat d'une évolution ultérieure, à visées plus ambitieuses. L'homme primitif, au stade du totémisme, ne trouvait nullement choquant de faire descendre son clan d'un ancêtre animal. Le mythe, qui contient le résidu de cette antique façon de penser, fait prendre aux dieux des corps d'animaux, et l'art des temps primitifs donne aux dieux des têtes d'animaux. L'enfant ne ressent aucune différence entre son propre être et celui de

l'animal ; c'est sans étonnement qu'il trouve dans les contes des animaux pensants, parlants ; il déplace un affect de peur inspiré par son père sur le chien ou sur le cheval, sans avoir en cela l'intention de ravalier son père. C'est seulement après avoir grandi qu'il se sera suffisamment éloigné de l'animal pour pouvoir injurier l'homme en lui donnant des noms de bêtes.

Nous savons tous que les travaux de Charles Darwin, de ses collaborateurs et de ses prédécesseurs, ont mis fin à cette prétention de l'homme voici à peine un peu plus d'un demi-siècle. L'homme n'est rien d'autre, n'est rien de mieux que l'animal, il est lui-même issu de la série animale, il est apparenté de plus près à certaines espèces, à d'autres de plus loin. Ses conquêtes extérieures ne sont pas parvenues à effacer les témoignages de cette équivalence qui se manifestent tant dans la conformation de son corps que dans ses dispositions psychiques. C'est là cependant la seconde humiliation du narcissisme humain : l'humiliation biologique.

c) La troisième humiliation, d'ordre psychologique, lui est cependant la plus sensible.

L'homme, quelque rabaissé qu'il soit au-dehors, se sent souverain dans sa propre âme. Il s'est forgé quelque part, au cœur de son moi, un organe de contrôle qui surveille si ses propres émotions et ses propres actions sont conformes à ses exigences. Ne le sont-elles pas, les voilà impitoyablement inhibées et reprises. La perception intérieure, la conscience, rend compte au moi de tous les processus importants qui ont lieu dans l'appareil psychique, et la volonté, guidée par ces renseignements, exécute ce qui est ordonné par le moi, corrigeant ce qui voudrait se réaliser de manière indépendante. Car cette âme n'est rien de simple, mais bien plutôt une hiérarchie d'instances supérieures ou inférieures, un enchevêtrement d'impulsions qui, indépendantes les unes des autres, cherchent à se réaliser et qui répondent au grand nombre d'instincts et de rapports au monde extérieur, beaucoup d'entre elles étant contraires et incompatibles. Il est nécessaire à la fonction psychique que l'instance supérieure prenne connaissance de tout ce qui se prépare et que sa volonté puisse pénétrer partout pour y exercer son influence. Et le moi se sent assuré aussi bien de l'intégralité et de la sûreté des renseignements que de l'exécution des ordres qu'il donne.

Dans certaines maladies et, de fait, justement dans les névroses, que nous étudions, il en est autrement. Le moi se sent mal à l'aise, il touche aux limites de sa puissance en sa propre maison, l'âme. Des pensées

surgissent subitement dont on ne sait d'où elles viennent ; on n'est pas non plus capable de les chasser. Ces hôtes étrangers semblent même être plus forts que ceux qui sont soumis au moi; ils résistent à toutes les forces de la volonté qui ont déjà fait leurs preuves, restent insensibles à une réfutation logique, ils ne sont pas touchés par l'affirmation contraire de la réalité. Ou bien il survient des impulsions qui semblent provenir d'une personne étrangère, si bien que le moi les renie, mais il s'en effraie cependant et il est obligé de prendre des précautions contre elles. Le moi se dit que c'est là une maladie, une invasion

étrangère et il redouble de vigilance, mais il ne peut comprendre pourquoi il se sent si étrangement frappé d'impuissance.

S Freud " Une difficulté de la psychanalyse ". Texte originalement publié en 1917. Traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, 1933. L'article est publié dans l'ouvrage intitulé : Essais de psychanalyse appliquée. Paris : Éditions Gallimard, 1933. Réimpression, 1971. Collection Idées, nrf, n° 263, 254 pages. (pp. 137 à 147).

PLEINE ET DOUCE

Une musique libre et joyeuse s'élève des pages de ce premier roman : celle d'un chœur de femmes saluant la venue au monde de la petite Ève, enfant née d'un désir d'amour inouï.

Stéphanie est cheffe de cuisine, elle voulait être mère, mais pas d'une vie de couple. Elle est allée en Espagne bénéficier d'une procréation médicalement assistée, alors impossible en France.

Greg, l'ami de toujours, a accepté de devenir le « père intime » d'Ève. Dans à peine deux semaines, aura lieu la fête en blanc organisée pour célébrer la naissance de leur famille atypique, au grand dam de la matriarche aigrie et vénéneuse qui trône au-dessus de ces femmes [...]

Tour à tour mordante et tendre, l'écriture dans sa fluidité et ses nuances, révèle un véritable tempérament d'écrivaine.

Camille Froidevaux-Metterie



"Pleine et douce" est le premier roman de la philosophe Camille Froidevaux-Metterie, dont les essais élaborent une théorie féministe plaçant le corps au centre de la réflexion. Dans son récent et très remarqué Un corps à soi (2021), le récit en première personne résonnait déjà avec des voix plurielles de femmes...

<https://www.babelio.com/livres/Froidevaux-Metterie-Pleine-et-douce/1453042>

Sabine Wespieser, éditeur.

*Être un Autre, parmi les Autres. Ne ressembler qu'à Soi.
Avec pour bagage son passé, ses liens transgénérationnels,
ses aspirations profondes.*

Assumer ses différences, envoyer valser les cases, toujours trop étroites.

Refuser de ressembler aux modèles imposés.

*Accepter de ne pas être l'enfant parfait suivant le chemin parental,
renoncer à correspondre aux canons esthétiques,
accueillir dans la joie sa sensibilité.*

Ecouter sa mélodie intérieure.

L'enfant sait Tout. L'adulte se perd, tyrannisé par l'image.

Qui devrais-je être ?

*Il est bon de renverser la question, prendre enfin le temps, s'offrir ce cadeau
simple et précieux, oser le :*

Qui suis-je vraiment ?

Le Billet Doux



Erika Jouval

HAPPY CULTURE

Qui sont les animaux?



Que ressentent ils en leur for intérieur? Dans " L'inconscient des animaux, une lecture freudienne " (Seuil), la philosophe Florence Burgat propose de penser une psychologie authentiquement animale.

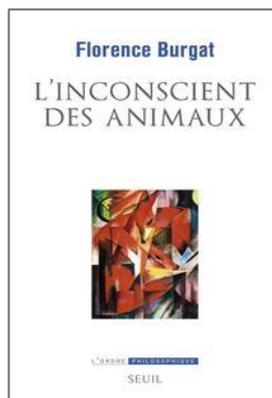
Florence Burgat est philosophe, directrice de recherche à l'INRAE, affectée aux Archives Husserl (ENS Paris). Elle travaille sur la condition animale, notamment sous un angle phénoménologique. Elle est entre autres l'auteurice de *L'Humanité carnivore* (Seuil, 2017) et de *" Qu'est-ce qu'une plante ?"* (Seuil, 2020). Dans son tout dernier livre *"L'inconscient des animaux, une lecture freudienne"*, édité au Seuil, la philosophe propose de penser une psychologie authentiquement animale et de plonger dans les abysses de la vie psychique dont les strates ont été mises au jour par Freud. Freud n'affirmait-il pas : "Le schéma d'un appareil psychique est valable aussi pour les animaux supérieurs qui ont avec l'homme une ressemblance psychique". La psyché animale existe bien.

Le moi, le ça, le surmoi, existent-ils chez les animaux ? Rêvent-ils ? Stressent-ils ?

"La vie égologique des animaux ne fait pas de doute". Selon la philosophe Florence Burgat, "au sein de ce moi se forme une autre instance, le surmoi, - instance inhibitrice née des relations de dépendance à l'égard des parents, une expérience commune à de nombreuses espèces animales. Elle cite dans *"L'Inconscient des animaux"* le cas célèbre de Martina, l'oie cendrée de Lorenz, couvée quelques jours avant sa naissance sous un coussin électrique. "Attentif aux premiers sons flûtés émis par l'oiseau et à ses efforts pour percer la coquille à l'aide de son bec, Lorenz la regarda venir au monde". Dans son livre *"Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons"* Konrad Lorenz raconte sa rencontre avec Martina « La tête inclinée, elle levait vers moi un grand œil sombre

[...]. Et comme je faisais un geste accompagné d'un mot bref, elle sortit de son attitude d'expectative et cette minuscule vie me salua : le cou tendu et la nuque redressée, elle fit entendre très vite et en plusieurs syllabes ce son qui, chez les oies cendrées, correspond à la prise de contact [...]. Je ne savais pas encore quelles lourdes obligations j'avais assumées en soutenant le regard de cet œil sombre et en déclenchant par un mot dit au hasard la première cérémonie de salutation." Imprégnation, attachement, communication, émotions, plaisir, c'est la vie animale.

Les animaux ne parlent pas, n'ont pas de mots mais ils s'expriment par des attitudes, des regards, des cris, des comportements qui racontent, autant que les mots, leur bien-être ou leur mal-être. Les animaux souffrent également d'états de stress post-traumatiques, d'hyper attachement, de dépressions aiguës ou chroniques, de phobies, de troubles compulsifs, d'automutilations, de maladies de peau. "Les psychopathologies sont des souffrances psychiques, manifestes dans le comportement des individus ou dans des symptômes, ou des souffrances à première vue physiques mais dont l'origine est psychique. A-t-on jamais vu un dépressif dont le regard ne serait pas modifié ? dont les postures corporelles ne seraient pas avachies ? Son comportement, son regard, la tenue de son corps reflètent son état psychique. Les animaux n'ont pas besoin de parler pour exprimer, par ces mêmes traits, leur effondrement » On est bien loin de l'animal-machine de Descartes.



Florence Burgat



<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-heure-philos/l-heure-philos-du-vendredi-17-fevrier-2023-6217430>

ALFRED KÜBIN,



UN ARTISTE DE L'INCONSCIENT ?

Alfred Kubin¹ était dessinateur, graveur, illustrateur de roman et écrivain du début du XX^e siècle. Il se décrivait lui-même comme "organisateur de l'incertain, de l'hybride, du crépusculaire, du rêve"², il était surnommé le "prêtre des Enfers", le "Goya autrichien"³. Son nom Kubin en allemand a donné l'adjectif kubinich qui veut dire étrange. Il était donc habité par un univers onirique sombre et inquiétant qui avait pour origine son histoire de vie.

Il naît en 1877, d'une mère pianiste et d'un père géomètre, il est très timide et de faible constitution, il passe donc de longs moments seul à dessiner.

En 1887, sa mère meurt brutalement. Son père est fou de chagrin et déambule dans la maison en serrant dans ses bras son cadavre. Il se remarie, six mois plus tard, avec la sœur de sa mère qui meurt en couche l'année suivante. Son père devient alors hargneux et violent, Alfred se replie encore un peu plus sur lui-même. Il dira plus tard dans son autobiographie "j'avais 11 ans quand ma mère est morte, pour moi c'est comme si cela avait eu lieu hier, je revois encore la façon dont après la bénédiction et les sacrements son visage familial est soudain devenu pour moi méchant et étranger. Ses yeux se sont révoltés comme dans un spasme et l'effrayante crécelle de son dernier souffle a couvert nos sanglots de façon effrayante. Les nouveaux cadavres et mourants que j'ai dessinés en tant qu'artiste sont les enfants de ces jours funèbres."²



Das Grausen (1902)

Ses dessins se font alors un peu plus morbides, terrifiants, et représentent l'incarnation de la haine qu'il porte au monde extérieur. En 1896, il fait une tentative de suicide sur la tombe de sa mère.

En 1898, il découvre les travaux de Max Klinger, notamment son cycle de 10 gravures "Ein handschuh" (Un gant), qui le marquent profondément et provoquent chez lui une sorte de frénésie créative. Il réalise durant cette période (1899-1906) qui est nommée "période démoniaque" des centaines de dessins en noir et blanc, de manière maniaque, compulsive et obsessionnelle.

Il rencontre, en 1903, Emmy Bayer, dont il tombe aussitôt amoureux, mais qui meurt presque immédiatement du typhus. Il se marie deux ans après avec Hedwig Gründler, sœur de l'écrivain Oscar A. H.



Le meilleur médecin c'est la mort (1903)

Schmitz et s'installe avec elle dans le château de Zwickledt, un lieu isolé du monde qu'il ne quittera quasiment plus. En 1908, il écrit en l'espace d'un mois et demi L'Autre Côté (en allemand Die andere Seite Ein phantastischer Roman), un roman fantastique qu'il publie l'année suivante. Il illustre les ouvrages d'écrivains dont Edgar Poe, Gérard de Nerval, Lyonel Feininger, Oscar Wilde, Thomas Mann.

En 1915, Kubin approfondit sa connaissance des travaux de Nietzsche et Schopenhauer. La découverte de la doctrine de ces deux philosophes joue un rôle déterminant dans son art.

En 1948, son épouse meurt, il meurt à son tour en 1959, après avoir fait don à l'Autriche de l'ensemble de son œuvre, laquelle par ailleurs est généralement

¹ Wikipédia page sur Alfred Kubin.

² Ma Vie (Aus meinem Leben), publié en 1970, autobiographie 1911-1952, éd. et trad. Christophe David, Paris, Allia, 2000.

³ "L'animal, l'homme et le monstre dans l'univers onirique d'Alfred Kubin, Du bestiaire à la térotologie humaine ». Daniel S.Laranga. Éditions de la Sorbonne | « Sociétés & Représentations » 2009/1 n° 27 | pages 141 à 154.

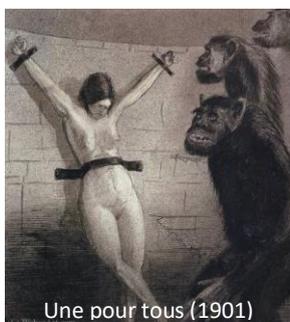
rattachée à ce qui s'appelle le mouvement expressionniste, très vivace en Allemagne même si c'est la notion de fantastique qui convient le mieux à Kübin dans toute la diversité de son inspiration.

Il laisse deviner le monstre qui sommeille en nous, ce qui le conduit à rapprocher sexualité débridée et morbidité absolue. La folie reste la seule issue d'échapper à cette grande mascarade qu'est le monde.

Le style fondamentalement fragmentaire d'Alfred Kübin fait que la réalité se trouve contaminée, de façon intermittente, par la fiction onirique. Cette fragmentation du réel participe à l'hybridation des personnages. L'artiste, transformé en démiurge, crée un monde qui doit à tout prix se nourrir de l'imagination d'autrui. Ainsi Kübin assure sa pérennité dans l'imagination des lecteurs en les faisant participer à ses visions. Il dira dans son ouvrage "le travail du dessinateur", que "Le véritable spectateur, celui que j'espère, ne regarde pas uniquement mes dessins l'œil ravi ou critique mais comme animé par un contact secret, son attention doit aussi se tourner vers la chambre noire, riche en images, de sa propre conscience onirique."⁴

Le monde fictionnel d'Alfred Kübin est un labyrinthe intérieur sans autre issue qu'une mort vécue sous le mode d'une libération. Il nous invite à pénétrer dans notre monde intérieur, dans lequel nous combattons le Chaos afin de « donner sens » à notre existence. Dans tous les dessins, dans tous les poèmes, dans toutes les musiques, elle est renforcée par la faculté de rendre claire et cohérente une sensation obscure qui n'est pas sans rappeler l'inconscient et Alfred Kübin s'intéressait beaucoup à la psychanalyse.

Pour lui, "L'interprétation des rêves" de Freud présente un intérêt certain et le rêve est lié à la subjectivité " mon monde onirique



Une pour tous (1901)

⁴ Le Travail du dessinateur, recueil d'essais écrits entre 1921 et 1933, éd. et trad. Christophe David, Paris, Allia, 1999.



est aussi réel que votre réalité " dit-il lorsqu'en 1922 son éditeur veut transformer le titre d'un recueil de dessin qu'il avait nommé " Mon monde de rêves " en " Le pays du rêve " (« Ma vie », 1970), selon lui il n'existe pas un pays du rêve qui serait commun à tous, il n'existe que des mondes oniriques singuliers et personnels, pas d'archétype !

Pour Alfred Kübin comme pour Sigmund Freud le rêve est un accès vers l'autre côté comme le nomme Kübin ce que Freud nomme l'inconscient. Ce sont ces marges que la psychanalyse s'est attachée à mettre en lumière, et ce fut le terrain de prédilection de Kübin. Pour illustrer l'inconscient, Alfred Kübin utilise tout un bestiaire qui lui est propre⁵. Ces créatures sont tantôt les produits de figures animales, par comparaisons ou métaphores, tantôt des chimères et des hybridations de plusieurs espèces, ou encore des monstres qui forment des présages (monstrum). Évidemment, Kübin se sert de l'animal pour renvoyer l'homme à sa bestialité.

L'animal lui permet de révéler la bestialité refoulée, la bestialité dénaturée car culturelle, qui conduit l'espèce humaine à l'autodestruction. C'est un combat intérieur dans l'âme de l'homme entre ce que Freud appellerait Thanatos et Eros, car selon Alfred Kübin, l'homme se compose de l'assemblage énigmatique de deux essentialités impersonnelles : le Chaos et le Soi. « J'appelle Chaos, le fond abyssal de la matière, le fondement de la vie, mais je me



Death Jump (1902)

⁵ Émission de radio : Sans oser le demander, Alfred Kübin: et si je dessinais mon inconscient.

The Other Side (1909)



garderais bien d'en rendre compte autrement que par des images. Le Soi est isolé et tout proche, il est avant tout le support de la conscience. C'est un événement de la plus grande portée quand l'homme sent distinctement pour la première fois le Soi ».

Selon Olivier Lenoir⁶, Alfred Kübin aura trouvé dans son œuvre un appui incontournable, une véritable rédemption, un sinthome. Dans sa jeunesse il souffre de profondes crises dépressives jusqu'au délire, il pourra apprivoiser ses fantômes en les dessinant et les mettant en scène. Alfred Kübin vit tôt la proximité

de la mort, celle-ci est devenue son obsession. Sa période démoniaque témoigne de cet envahissement qui le porte loin aux frontières de la folie. Les monstres sont tenus en respect. Son univers graphique est curieusement empreint de lenteur car l'inéluctable se déguste, le spectacle est fait pour durer, tant qu'il durera la mort si fascinante sera tenue à distance.

La femme est offerte à tous elle est un fantôme sauveur, cette matrice au sein de laquelle le plongeur, Kübin lui-même, fait retour, refuge ultime pour fuir la mort obsédante. Il met en scène la mort pour l'apprivoiser, jouissance secrète du morbide, Kübin l'obsessionnel écrit et dessine une enveloppe psychique pour ne pas se dissoudre !

Aujourd'hui un de ses héritiers est Alkis Boutlis peintre d'un monde non réel, psychique et secret.

Bénédicte.B

LA PENSÉE DU PETIT MARIO



Quant à « ce défaut qui empêche la communication entre eux et nous, pourquoi ne serait-il pas autant le nôtre que le leur ? (...) Nous ne les comprenons pas plus qu'ils ne nous comprennent. C'est pourquoi ils peuvent tout autant nous estimer bêtes que nous le faisons » ...



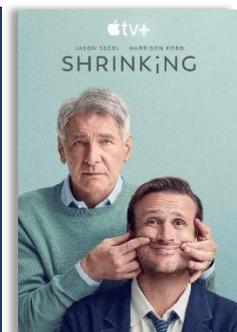
SHRINKING

Série de Brett Goldstein, Bill Lawrence et Jason Segel · 29 min · 27 janvier 2023 (France)

Avec : Jason Segel, Harrison Ford, Jessica Williams, Christa Miller

Cette comédie nous raconte l'histoire d'un thérapeute en deuil qui commence à enfreindre les règles et à dire à ses patients exactement ce qu'il pense. Ignorant sa formation et son éthique, il se retrouve à apporter des changements dans la vie des gens... y compris la sienne.

Une série légère qui fait sourire et nous attrape rapidement par sa qualité de production.



⁶ C'est comment l'autre côté ? (Souvenir d'un pays à moitié oublié), Olivier Lenoir. Séminaire de psychanalyse 2010 - 2011 aeFl.

L'animal, le psychanalyste et l'analysant

Jean-Pierre Kamieniak

[...] À lire le corpus freudien, force est de constater que l'animal est omniprésent dans la psychanalyse : il parcourt inlassablement l'œuvre entière d'un bout à l'autre, des Études sur l'hystérie (1895) à l'Abrégé de psychanalyse (1938).

On y voit défiler l'Arche de Noé à longueur de séances et de pages, sur laquelle se trouvent aussi embarqués les monstres et les animaux mythiques, l'ensemble composant un bestiaire imaginaire et fantasmatique prodigieux. D'ailleurs le nom de quelques-uns de ces animaux restera attaché à l'histoire de certains patients comme on le sait : l'Homme aux rats, l'Homme aux loups et, avec Ferenczi, le petit Homme-Coq...

L'animal vivant, en chair et en os — et même à poils — fait donc son entrée dans le dispositif analytique lui-même en 1925, sous les traits d'un berger allemand répondant au doux nom de Wolf, un véritable molosse tout de noir poilu que le père Freud offre à sa fille Anna en juin 1925 afin de marquer la fin de l'analyse entreprise avec celle-ci.

De fait c'est Anna, la première, qui introduit le chien dans le cadre analytique, comme élément présent dans le dispositif, le faisant participer aux séances avec ses patients, petits et grands. Elle aménage pour ce faire son emploi du temps, de sorte que chaque matin est consacré aux promenades avec Wolf, sur les rives du Danube, tandis que chaque après-midi, il est tenu de « supporter » ses huit patients en remerciement de la sortie matutinale, indique-t-elle. Et si Anna ne dit absolument rien de l'introduction de ce personnage-tiers dans la dynamique transféro-contre-transférentielle que cristallise la séance, ses petits patients manifestement en tiennent compte, eux.

Toujours est-il qu'Anna est manifestement séduite par son gros chien, mais pas seulement : Sigmund l'est tout autant ! Tous deux font en effet l'expérience émerveillée de la proximité avec l'autre, l'animal, à travers la découverte de la réalité de ses besoins comme de ses conduites, notamment relationnelles.

Ainsi, passionné par Wolf, qu'il va voir au chenil quand il est malade, Freud introduit à son tour ce dernier dans ses rencontres et ses réunions avec ses collègues, tirant derechef quelque enseignement sur la psychologie animale, celle du chien cette fois.

Dorénavant, à l'occasion de son anniversaire, ses chiens lui offraient un poème écrit par Anna sur des bouts de papier qu'elle plaçait sous leur collier. La photo de Wolf resta accrochée au mur de son bureau de Berggasse 19 en 1938, quand, menacé par le régime nazi, Freud a quitté Vienne pour Londres.*



Car il avait eu l'occasion d'observer et d'expérimenter a minima la conduite du chat, à travers celle de cette petite « chatte narcissique » qu'évoquait Lou Andreas-Salomé à l'issue d'un dimanche après-midi de février 1913, passé chez un Freud disert, qui lui en fit le récit :

« À cette époque, Freud avait encore son cabinet de travail au rez-de-chaussée ; elle était entrée par la fenêtre ouverte [...] il n'osait naturellement la chasser de peur que par un mouvement brusque, elle ne fit quelque malheur parmi ses trésors tant aimés, mais quand il vit que la chatte continuait à exprimer sa satisfaction archéologique par un ronronnement sans causer le moindre dommage, tant elle évoluait avec grâce et souplesse, le cœur de Freud fondit et il alla jusqu'à lui faire apporter un peu de lait. À dater de ce jour, la chatte vint quotidiennement occuper sa place sur le divan, inspecter les antiquités et laper sa soucoupe de lait ; en dépit de l'admiration et de l'attachement sans cesse croissants qu'éprouvait Freud, elle ne faisait nullement attention à lui, dardait sur sa personne les prunelles obliques et glacées de ses yeux verts comme sur un quelconque objet et quand il voulait obtenir un peu plus que son ronronnement égoïste et narcissique, il devait mettre à terre l'un des pieds qu'il avait commodément étendus sur sa chaise longue et agiter d'un mouvement magiquement enchanteur le bout de son soulier pour attirer son attention.

Freud bénéficia sans aucun doute de la leçon de cette conduite féline, mentionnant dans son étude sur le narcissisme, esquissée en septembre 1913, « le charme de certains animaux qui semblent ne pas se soucier de nous, comme les chats [...] ». Quant à Wolf, il rapporte à Eitingon, le 13 septembre 1927, un épisode désopilant qui n'en témoigne pas moins du crédit qu'il accordait au flair de l'animal, consolidé par le constat de sa pertinence :

« Voici mes impressions sur les visiteurs : Jones, Ferenczi, Jelliffe, Laforgue. Jones était écœurant, toujours à essayer d'agacer quelqu'un, de planter des piques tout en donnant l'impression qu'il en avait encore d'autres en réserve et les conservait pour

épargner les autres. [...] Wolf — Dieu seul sait d'où les animaux tiennent ce flair — ne l'appréciait pas, il lui a foncé dessus et l'a mordu. J'ai dû le punir pour cela, mais je l'ai vraiment fait à contrecœur car il — Jones — le méritait . »

L'animal de sa fille prend ainsi une place croissante et acquiert une proximité de plus en plus franche dans la vie de Freud qui, fasciné par Wolf, tente de se l'accaparer, au grand mécontentement d'une Anna jalouse, laquelle le lui fait savoir en lui offrant le portrait photographique du chien pour son anniversaire ! Mais, habile stratège, elle s'arrange cependant avec sa nouvelle amie intime, Dorothy Burlingham, alors analysante de Freud, pour qu'elle lui fasse don d'un chien.

Ce qu'elle fera en 1928, sous les traits d'une petite chienne chinoise, Lün, qui séduit totalement un Freud alors comblé et ravi. Et ce d'autant plus qu'elle s'entend à merveille avec Wolf. De fait, c'est en compagnie des chiens que maître et maîtresse partiront en villégiature à Berchtesgaden y passer l'été 1929, au grand bonheur de Freud qui, observant le comportement de ces canidés, en profitera pour peaufiner son Malaise dans la culture qu'il achève le 28 juillet. Il rédige en effet une importante note d'une page consacrée à ce processus aux origines de l'humanisation qu'est le « refoulement organique », lequel consiste en l'abandon de l'olfaction et à sa dévalorisation du fait de la verticalisation de l'individu. Aussi conclut-il par une remarque sur les mœurs de ses compagnons :

« Il serait d'ailleurs incompréhensible que l'être humain utilise comme mot injurieux le nom de son plus fidèle ami du monde animal, si le chien ne s'attirait pas le mépris de l'être humain par deux particularités, être un animal olfactif qui ne craint pas les excréments et n'avoir pas honte de ses fonctions sexuelles. » [...]

Mais cet amour de chiens, comme tout amour, ne sera pas sans imposer de nouvelles afflictions à ce grand homme déjà perclus de souffrances, en particulier celles, derechef, liées à la perte lors de ce séjour idyllique à Berchtesgaden. En effet, Eva Rosenfeld, alors analysante de Freud, les y a rejoints et elle sera chargée de raccompagner Lün à Vienne ; mais la chienne lui faussera compagnie et se fera écraser, à la grande douleur de son maître et de sa fille, provoquant la culpabilité d'Eva encore endeuillée par la perte accidentelle en juillet 1927 du troisième de ses quatre enfants : Mädi, âgée de quinze ans.

Cette épreuve infligée aux Freud nous permet toutefois de préciser la nature de l'investissement dont faisait l'objet la petite chienne chow-chow, celle d'un substitut d'enfants perdus « fauchés » précocement dans un renversement de l'ordre naturel, ainsi qu'il en fut avec son « enfant du dimanche », Sophie, et l'enfant de cette dernière, le petit Heinz-Rudolf (Heinerle ou Heinele) [...]



Anna Freud et son propre Chow-Chow, un descendant de Lin-Yung et de Jofi,

Et l'on comprend alors que ce nouvel investissement canin de Freud, brutalement interrompu dans sa réalité événementielle, ait pu déséquilibrer quelque peu cet ensemble complexe, l'analyste étant dans l'impossibilité d'accueillir, pendant neuf mois, tout « chien de remplacement », jusqu'à ce que son analysante Dorothy lui offre la sœur de Lün — Jofie — qui partagera une tranche de vie de sept ans avec son maître, nouant avec lui une relation mutuelle exceptionnelle. De fait, Freud tombera immédiatement sous le charme de ce bel animal dont il sera totalement épris, confiant à Lou le 8 mai 1930 :

« Jofie, une sœur de ma Lün perdue, est arrivée depuis quelques semaines (le 9 mars). Déjà, elle me manque presque autant que mon cigare. C'est une adorable créature, extraordinairement intéressante, aussi en tant que bonne femme, joueuse, impulsive, câline, intelligente et pourtant moins dépendante que ne le sont les autres chiens. On ne peut s'empêcher de respecter de telles âmes animales. »

Substitut d'enfants perdus, Jofie était aussi une collaboratrice fidèle, secondant — en tant que « gardienne du cadre » — le célèbre praticien dans son activité clinique, assistant « presque toujours, allongée aux pieds du Professeur, près du divan, aux séances d'analyse dont elle annonce la fin en aboyant et en se dirigeant vers la porte » nous confie la domestique de la maison, Paula Fichtl ; ou encore « montant la garde », comme le dit Freud fièrement à Blanton, lorsqu'elle aboie au cours de la séance quand quelqu'un frappe. Plus encore, à l'instar de Wolf, elle mettra son « flair clinique » au service de l'intuition de l'explorateur :

« Son jugement sur les visiteurs fait autorité, même pour "son maître". Un visiteur ou un patient dont Jo-

fie se détourne avec un reniflement machinal ou devant lequel elle se replie en grognant aura bien du mal à trouver encore grâce auprès du maître. “Qui ne plaît pas à Jofie a quelque chose de louche”, disait toujours le Professeur, Paula Fichtl s’en souvient. Et, bien sûr, “Jofie avait toujours raison » [...]

Une histoire d’amour de sept années, faites sans aucun doute d’une compréhension mutuelle complice avec cette princesse canine qui, du fait de sa jalousie féroce, évinça rapidement une prétendante que Dorothy Burlingham avait également donnée à Freud quelque temps après, en 1932 — une nouvelle Lün — laquelle fera retour sur la scène analytique, en tant que remplaçante, à la mort de Jofie.

Aussi, inséparables, prendront-ils tous deux le chemin de l’exil en direction de la capitale britannique qui les contraindra — quarantaine oblige — à une séparation provisoire de six mois.

Enfin, le 6 décembre 1938, « Lün de retour » note Freud dans sa Chronique. Un événement qui, salué par la presse britannique, offre au fondateur passablement affaibli un « regain de vie » au travers de la vitalité débordante de l’animal, se souvient encore Paula Fichtl. [...]

Car si Jones indique qu’au mois d’août 1939 les choses se détériorèrent rapidement et qu’« une odeur désagréable dégagée par la blessure apparut », contraignant le chow-chow que Freud aimait tant à reculer vers le coin le plus éloigné de la pièce, blessant durement Freud en « révélant au malade où il en était », Pascal Quignard voit de plus, dans cet évitement manifeste, le fondement même de la décision de Freud d’en finir. [...]

Aussi est-ce bien dans le souvenir de leur proximité, mais également celui de leur différence, que le savant qu’il était aussi écrivait en 1938, au terme du premier chapitre de son Abrégé de psychanalyse :

« On admettra aussi ce schéma général d’un appareil psychique pour tous les animaux supérieurs animiquement [psychiquement] semblables à l’homme. Il faut supposer un surmoi dans tous ces cas où il y a eu, comme chez l’homme, une période de dépendance dans l’enfance. On ne peut éviter de supposer une séparation du moi et du ça. La psychologie animale ne s’est pas encore attaquée à l’intéressante tâche qui s’offre ici. » [...]

Il faut en effet se souvenir de ce qu’étaient, à l’ère des commencements, les conditions d’exercice de ce

savoir tout neuf qu’il échauffait : si l’exigeant théoricien tentait de définir des règles fondamentales comme le dispositif ou encore l’association libre, le cadre proprement spatial, matériel, n’y participait pas et ne faisait pas l’objet d’une élaboration : exclus de la dynamique du transfert, ses objets concrets étaient « hors-circuit » ou « hors-champ analytique ». C’est dire que l’environnement ne constituait en aucune manière cet « espace psychique élargi » qu’il deviendra chez les analystes contemporains.

Aussi force est de constater qu’il s’agit bien d’un impensé du fondateur, ou mieux : d’un inanalysé, dont le reste et la trace perdurent jusqu’à ce jour, sous les traits de cet interdit de penser qui semble affecter les analystes partageant toute discrétion leurs séances avec leur animal familier. Il n’existe en effet, à notre connaissance, aucun écrit théorico-clinique tentant d’élaborer analytiquement cette modification du cadre désormais théorisé et ses effets sur la dynamique transféro-contre-transférentielle qui s’y déroule ; quant aux déclarations faites à ce propos, celles-ci sont rarissimes, relevant davantage de l’aveu, ou de la confiance coupable, que de la revendication d’un exercice légitime : dans ces évocations feutrées, il s’agit en effet toujours de banaliser le fait accompli d’une situation cette fois reconnue dans sa singularité mais récusée dans son opacité transférentielle. [...]

Père de tous ses pairs, Freud était assurément un savant, le bâtisseur laborieux d’un savoir en cours, mais il était aussi un homme. Et s’il fut d’abord l’explorateur intrépide de ces terres inconnues et non défrichées de la psyché où s’ébattaient ces animaux effrayants de notre préhistoire, il fut également, à l’orée de sa vieillesse, cet homme blessé, tant dans sa chair que dans sa filiation, dont indubitablement la compagnie concrète et permanente de ces êtres à la fois proches et lointains lui offrait cette intimité robotative face aux coups d’Anankè, en toute « innocence » analytique...

A retrouver intégralement sur :

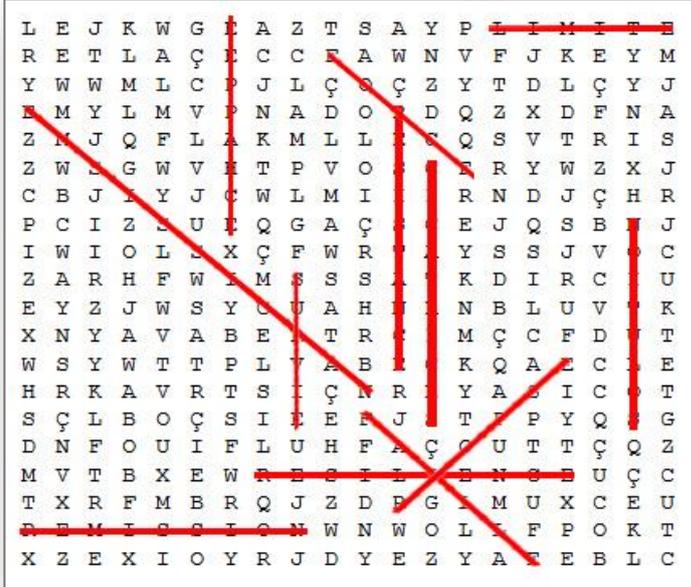
<https://www.cairn.info/revue-topique-2018-1-page-79.htm>

Marie Bonaparte
et son chien Topsy





Réponse au jeu de décembre 2022



La phrase du petit Mario était cette fois-ci de Michel de Montaigne : « cette sympathie que j'ai avec les bêtes »

QUI A DIT ?

« Notre tâche doit être de nous libérer par nous-même de cette prison en étendant notre cercle de compassion pour embrasser toutes créatures vivantes et la nature entière dans sa beauté. »

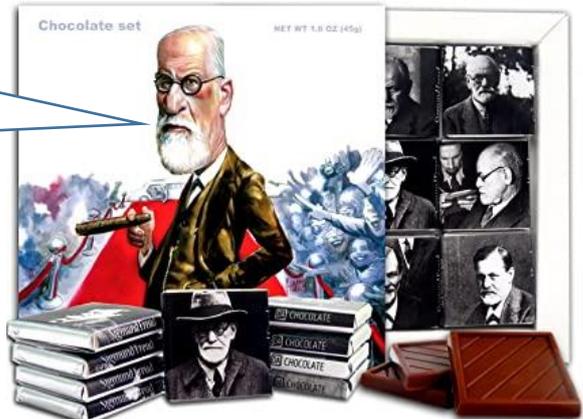
- Albert Einstein ?
- Léon Tolstoï ?
- Mohandas K. Gandhi ?
- Brigitte Bardot ?



Peut-être qu'inconsciemment j'ai choisi les claquettes pour me mettre en situation d'échec...

Docteur Rorschach- de Vainui de Castelbajac

Envie de travailler votre addiction au chocolat ?
Optez pour le coffret « Da Chocolate » S. Freud.
A savoir que ces chocolats sont ...
« Saveur cigare », Tout un programme !



Rendez-vous le 13 mai 2023 pour le séminaire traditionnel Nîmois, nous vous informerons via nos sites internet dès que les dates d'inscriptions seront ouvertes !



Retrouvez Psy Chic sur
<http://armandarsel.wix.com/pole-psychanalyse>
<http://armandarsel.wixsite.com/psychanalyste/-psy-chic>